



MARMITE & MICRO-ONDE

Le fanzine qui fond dans
la bouche, pas dans la main

N°6



DANS LE GARDE-MANGER



Brocolis go home ! (Philippe Caza)	1
Une soirée à l'Universalis (Franck Binois)	3
L'indigestion (Karim Berrouka)	5
Le gigot de sept heure (Didier Gazoufer)	8
L'astronef de la dernière chance (Claude Dumont)	9
L'homme qui chaque matin traverse le pont (Fabien Tournel)	11
Destin (Line Degli)	12

Karim Berrouka, Franck Binois, Philippe Caza, Line Degli, Claude Dumont, El Jice, Didier Gazoufer, Philippe Heurtel, Audrey Isbled, André de Marigny, Fabien Tournel et Treizième Tante ont exploré l'imaginaire culinaire en long, en large et en travers, pour vous concocter ce festin de mots et d'images.

Et c'est André de Marigny qui a planqué le dragon dans la marmite.



EN DIRECT DES CUISINES



De même que petit déjeuner, déjeuner, goûter et dîner se succèdent jour après jour, mythe de l'éternel retour de l'appétit et de l'assiette, *Marmite & Micro-onde* revient entre vos mains avides et sur vos écrans gourmands. Après un numéro axé sur les contes de fées et la fantasy, nous vous emmenons dans l'espace. Ou bien c'est l'espace qui vient à vous, sous la forme d'une invasion extraterrestre. Comment, me direz-vous, encore des petits hommes verts ? Vous avez raison pour la couleur, mais attendez de voir la tronche des p'tits hommes... Franchement, vous en connaissez beaucoup, des zines qui proposent dans le même numéro : une invasion de brocolis from outer space ; un restaurant exigeant de ses clients une excellente forme physique ; le jugement d'un Grand Chef responsable d'une impériale indigestion ; un cuisinier qui se décarcasse *vraiment* ; des naufragés de l'espace réduits à la dernière extrémité ; une charcuterie qui semble se comporter comme un trou noir ; et une histoire d'amour qui se termine mal ?

Pour terminer, un appel au peuple. Il y a longtemps que *M&M* n'a publié d'article... faute de matière première. Pour la même raison, nous n'avons jamais publié de BD. Alors, si vous avez l'un ou l'autre, ou un projet, qui vous semble convenir... vous savez quoi faire ! ☺

Philippe Heurtel, Septembre 2002

Caza, dont on peut lire actuellement la série *Le Monde d'Arkadi*, chez Delcourt, et dont les illustrations ornent revues et livres de SF, ne dédaigne pas la littérature puisqu'on a pu lire ses nouvelles l'an passé dans la revue *Ténèbres*. *Brocolis go home !* est son troisième texte dans *M&M*. L'illustration est de André de Marigny.



BROCOLIS GO HOME ! – PHILIPPE CAZA



J'aime manger cru et bien frais, mais pas quand ça saigne et ça crie, quand même. Aussi, quand les brocolis, dans mon assiette, ont commencé à pousser des couinements aigus, je me suis inquiété. J'ai d'abord été tenté de mettre ça sur le compte de l'hallucination collective, comme d'habitude (collective, car il y avait plusieurs brocolis), et puis quand même, j'ai voulu y voir de plus près.

J'ai saisi un de ces légumes à la tige ramifiée en bouquet de pédoncules fractals et je l'ai élevée

devant mes yeux : il a couiné de plus belle et, soudain, un minuscule trait de lumière cohérente a jailli de l'un de ses pédoncules et m'a frappé la pupille. Aïe ! Je suis resté ébloui quelques secondes et j'ai bien dû me rendre à l'évidence : j'étais victime d'une invasion extraterrestre (la troisième en un mois).

Le brocoli continuait à piailler dans ma main, mais j'étais bien incapable de traduire ses paroles. Était-ce « Menez-moi à votre chef », ou « Salaud ! Tu as bouffé mon co-

pilote » ? Peu importait, en fait : le danger était là. En quelques flashes, j'imaginai le monde aux mains des brocolis venus de l'espace, la fin de notre belle civilisation néo-libérale. Des brocolis non plus cantonnés à nos assiettes, mais partout ! Dans nos lits, baisant nos femmes, embrigadant nos enfants avec des messages subliminaux et des implants pour en faire une armée nazi, profanant nos sépultures, utilisant nos toilettes et nos téléphone portables... Des brocolis remplaçant sournoisement nos héros quo-

tiens, présentateurs télé et hommes politiques. L'apocalypse. L'armageddon. Le ragnarok.

Sans compter l'odeur.

Il fallait agir vite. Ce qu'il y avait dans mon assiette et les trois kilos encore dans le bas de mon frigo (j'aime les brocolis, oui), achetés le matin même au primeur de la rue principale de Cudessac, n'était peut-être que l'avant-garde de l'invasion, une mission d'exploration destinée à tester la vivabilité-sic de la Terre et la dangerosité-sic de ses habitants. Il était peut-être encore temps d'arrêter les choses avant le chaos.

J'ouvris le frigo, le bac à légumes, non sans avoir chaussé mes lunettes noires anti-éclipse, mais les autres semblaient inertes. Le froid, peut-être... Je vidai tout ça directement dans un fait-tout, et j'allumai le gaz. Ça couinait encore, là dedans. Tout bien réfléchi, j'ajoutai un litre d'eau de source, une cuillerée à café de gros sel de mer de culture biologique, quelques baies de genièvre, une feuille de laurier, du thym... Et puis quelques carottes coupées en rondelles... Quelques gousses d'ail ? Allez, quelques gousses d'ail.

Au bout de dix minutes de cuisson, les piailllements et les éclats désespérés de laser contre le couvercle avaient cessé. Ce soir, j'y jetterais quelques macaronis et j'aurais un excellent minestrone (recette non garantie).

Quand même, pendant que ça cuisait, je m'interrogeais. Que faire ? Peut-être que dans mon panier, il n'y avait qu'un seul émissaire ou deux, certes, mais étais-je le seul Terrien visé ? Je ne suis pas si important que les E.T. s'adressent exclusivement à moi pour prendre contact avec l'Humanité contemporaine. On ne pouvait pas courir le risque. Je pensai bien à prévenir les autorités, mais j'avais vu assez de films et de séries télé pour savoir que, dans ces cas-là, les autorités vous classent fou ou mystificateur et ne veulent rien entendre, quand elles ne sont pas déjà noyautées par les E.T. qui se

sont emparés de leurs enveloppes corporelles.

Le primeur rouvrait à 15h30. J'y retournai et je lui achetai tout son stock de brocolis : quatre cagettes. Comme il s'étonnait, je dus lui raconter ma passion secrète pour ce délicieux légume, quitte à passer pour un pervers, et, dans la conversation, je me débrouillai pour l'amener à m'avouer où il se fournissait.

Je rentrai chez moi. Dans la remise, je trouvai une vieille lessiveuse et je mis tout le stock dedans (avec de l'eau salée, du laurier, du thym, etc. De l'ail ? Oui, de l'ail. Ah, et puis des carottes coupées en rondelles). Et tout ça sur le gaz.

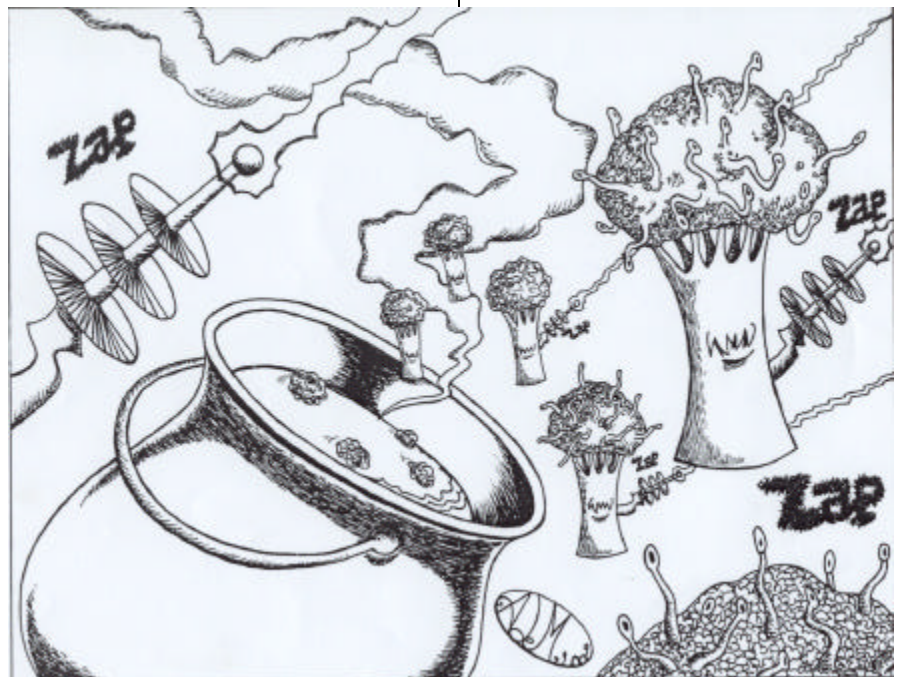
Une demi-heure plus tard, assuré qu'il ne pouvait plus rien y avoir de vivant dans cette soupe, je reprenais ma voiture, direction Bouzillargues (c'est de là qu'ils venaient). Quelques questions aux villageois m'amènèrent à l'exploitation Marcel Fond et à ses champs de brocolis. Prudemment, je ne me présentai pas à la ferme. Je me garai discrètement au coin d'un bois et j'attendis la nuit près des champs, heureusement situés à l'écart du village.



Ça y est, maintenant. Tout mon jerrycan de super sans plomb y est passé, mais ça y est. Le champ brûle avec de belles flammes jaunes qui montent vers les étoiles. Je ne saurais dire si au halètement des flammes se mêlent des couinements, des piailllements désespérés de brocolis venus d'ailleurs. De même, je ne saurais jamais si cette avant-garde aura eu le temps de lancer un message à son armada qui attend en orbite : « N'y allez pas ! N'y allez paaargh... »

Je ne saurais jamais non plus s'ils étaient les seuls ou si tous les champs de brocolis de la planète sont contaminés. Ce qui me rassure, c'est que la plupart des gens mangent les brocolis cuits et que, manifestement, les aliens extraterrestres venus d'un autre monde ne résistent pas à vingt minutes de cuisson à feu doux (A moins que ce ne soit l'ail...?) Ce qui me rappelle que j'ai une énorme lessiveuse qui m'attend à la maison et que je n'ai plus qu'à y jeter quelques kilos de macaronis pour me faire du minestrone pour un mois ou deux.

Une question m'étreint encore, pourtant : n'aurais-je pas dû mettre des tomates, aussi ?



Les échos de la marmite... Tous les mois, les lecteurs de *Pour la science* (dont le numéro d'août consacre un dossier à la caféine) retrouvent la chronique scientifico-culinaire de Hervé This. Ce chercheur de l'INRA aborde notre sujet de prédilection sous l'angle de la chimie, dans des articles clairs et didactiques : rôle des métaux dans le vert des haricots, qualité de la viande et propriétés électriques, chimie du dépouillement des sauces et du flambage... De même, son dernier ouvrage, *Casseroles & éprouvettes*, aux éditions Belin / Pour la science, explique la chimie de la cuisine et donne de précieux conseils aux gastronomes férus de science.

Né en 1965, Franck Binois est tombé dans la SF en 1977/78, à l'époque bénie de Cosmos 1999, Les Envahisseurs, Star Wars et Rencontres du troisième type. Ses premières lectures dans ce domaine furent au Fleuve Noir (Maurice Limat, Jimmy Guieu) et des romans de Leigh Brackett, A.E. Van Vogt, Catherine L. Moore et Nathalie Henneberg. Il est un grand fan d'Abraham Merrit et Clifford D. Simak. Comptable de formation, mais conteur dans l'âme, Une Soirée à l'Universalis est son premier texte.



UNE SOIREE A L'UNIVERSALIS – FRANCK BINOIS



Lorsque je croisai Tom à la cafétaria des Astro-navigant, je remarquai immédiatement son œil au beurre noir et son bras en écharpe. Je lui lançai abruptement :

– Alors, Tom ? Encore une bagarre d'ivrogne à ton bar préféré ?

Son œil valide me dévisagea avec agacement.

– Tout de suite tes à priori ! répliqua-t-il, bougon. Mais un large sourire s'épanouit sur son visage de bon vivant.

– Non, pas la boisson cette fois... Mais la bonne chair !

Connaissant son goût pour les conquêtes féminines, je lui tapai gentiment sur l'épaule :

– Encore une tigresse !

– Non ! Un restaurant exceptionnel ! répondit-il en me tendant une carte publicitaire en plastique.

Sans attendre ma réaction, il s'éloigna en me criant, amusé :

– A bon entendeur, salut !

Etonné, je jetai un coup d'œil à la carte et reconnus aussitôt le logo d'un établissement dont la renommée grandissait dans cette partie du système solaire :

L'UNIVERSALIS

Un restaurant unique

dans la Voie Lactée

Pour goûter nos spécialités chaudes

Ayez la tête froide

Ainsi, Tom avait essayé le dernier restaurant à la mode, ouvert depuis peu sur la Lune et réservé à une clientèle soi-disant téméraire. N'ayant rien à faire de spécial avant l'embarquement pour Alpha du Centaure, je pris un glisseur pour me rendre à cet établissement qui avait frappé Tom dans tous les sens du terme.

Le grand Dôme de l'Universalis abritait, paraît-il, un nombre important de petits vivariums dans lesquels des tas de bestioles exotiques attendaient leur exécution pour atterrir dans l'assiette du client. Un majordome en livrée royale, à forte corpulence, filtrait les candidats dans le porche d'entrée monumental entouré de néons clignotants. Il me fit passer dans

une pièce annexe avec une rigueur toute militaire.

– Montez sur cette plate-forme ! me commanda-t-il.

Très intrigué, je remarquai devant moi un cube bleu pâle sur lequel je grimpai. Un scanner à faisceau laser se mit en action pour me détailler des pieds à la tête.

– 1,83 m ; 87 kilos ; muscles solides ; bon état physique. Vous pouvez passer.

Je demandai, légèrement vexé :

– Que se passe-t-il pour ceux qui ne répondent pas à vos critères ?

– Dehors. C'est un restaurant pour les clients qui ont de l'expérience et du répondant !

En entendant derrière moi un petit homme crier son mécontentement alors que deux armoires à glaces le raccompagnaient, je compris qu'ils appliquaient aussitôt leur décision.

Je pénétrai enfin dans l'entrée proprement dite qui affichait différents menus tous plus incompréhensibles les uns que les autres. Heureusement, une charmante hôtesse dans l'uniforme moulant des explorateurs spatiaux fit son apparition. Elle me susurra :

– Etes vous prêt à déguster les spécialités uniques de l'Universalis ? Avez-vous le courage de votre appétit ? Que préférez-vous en entrée ?

– Des crustacés m'iraient très bien.

– Je vous conseille les écrevisses sauteuses de Balamor. Crues, légèrement ramollies, assaisonnées d'un jus d'algues jaunes.

– O.K ! Allons-y.

Elle me donna alors un casque de protection, genre modèle moto anti-gravité, et un maillet en pierre lunaire, en m'indiquant de prendre le couloir de droite, ligne orange, salle n°8.

J'entrai, perplexe, dans une vaste pièce aux magnifiques décorations murales représentant des vues en relief de la planète marine Balamor.

Je m'assis à une imposante table de pierre, probablement un véritable rocher importé des plages de cette lointaine planète, en compa-

gnie de quatre autres clients qui m'attendaient patiemment.

Des serveurs apparurent, tenant chacun une grande cage en fer dans lesquels des petites bêtes rouges, en forme de scorpion terrestre, bondissaient tout azimut. Les serveurs expliquèrent :

– Messieurs, aussitôt la cage ouverte, il faudra assommer avec force l'écrevisse à l'aide de votre maillet, ramollir la carapace pour la détacher et la plonger immédiatement dans le jus d'algue ! Bon appétit !

Dès que la cage fut ouverte devant moi, deux écrevisses bondirent sur ma veste. Le convive assis en face de moi, un rictus mauvais sur son visage, leva son maillet et l'abattit sur ma poitrine, écrasant le pauvre spécimen qui s'accrochait à un bouton. J'encaissai difficilement le choc pendant que mon adversaire en assommait un autre, réfugié sur mes genoux.

Ce fut ensuite une mêlée indescriptible dans laquelle chacun tapait sur l'écrevisse sauteuse du voisin. Mettant en pratique mes capacités de self défense, je parai plusieurs coups pour en rendre de plus puissants encore. Je finis par réunir dans mon assiette cinq pièces qui baignaient dans leur jus d'algue. Un convive qui avait perdu son casque de protection gisait sur le sol, inconscient. Mon premier adversaire d'en face, le regard haineux, un bel hématome violet sur la joue, fixait l'unique écrevisse qui trempait dans son plat.

Je découvris ainsi une spécialité fine et délicieuse.



Cette entrée en matière me donna un appétit féroce. Je fus donc très heureux de voir réapparaître ma charmante hôtesse qui me proposa la suite des festivités.

– Vous qui aimez les spécialités de Balamor, je vous recommande le poulpe cracheur des hauts-fonds.

– Non, merci. Une volaille me tenterait beaucoup plus.

Elle me rétorqua du tac au tac
– Couloir de droite, suivez la ligne jaune, salle n°14. Possédez-vous un brevet de pilote individuel ?
– Bien sûr : je suis Astro-naviguant !
– Très bien, alors bonne chasse à l'Impaku de la constellation de l'Hydre.

De plus en plus intrigué, je me dirigeai vers la salle n°14, devant laquelle un nouveau serveur m'équipa d'un réacteur dorsal de luxe à capacité variable automatique, ainsi qu'une arbalète.

D'un ton sec et professionnel, il me débita ses recommandations :
– L'Impaku est rapide et agile. Prenez soin de toujours le devancer et pour le tuer, visez, de face, le cou. Surtout, faites le voler au maximum : plus il suera, plus la chapelure collera.

Sur cette note très délicate, il accrocha à ma ceinture un petit sac de toile grise.

Je découvris dans la salle n°14 une immense volière à travers laquelle planaient d'étranges oiseaux, dodus, d'une blancheur maladive, sans plume, un croisement entre une chauve souris albinos et une dinde. Des perchoirs équipés de sièges pour humain et de grosses marmites d'huile bouillante étaient fixées sur les parois comme des branches métalliques.

J'allumai mon réacteur dorsal et plongeai dans la volière en un magnifique saut carpé, à la poursuite d'un Impaku. Le serveur avait raison : ce damné volatile, à l'aspect peu ragoûtant et sans grâce, virevoltait et prenait des virages serrés avec une grande habileté. Je devais user de tout mon art de la voltige pour me maintenir à son niveau. Brusquement, il bascula au-dessus de moi et me servit une énorme et gluante fiente kaki sur le dos.

Très en colère, je me projetai en un remarquable looping au devant de sa trajectoire, visai son cou et, d'une pression sur la détente de mon arbalète, le tuai net.

Je récupérai l'Impaku grâce au fil porteur qui le reliait à l'engin et semai immédiatement la chapelure sur sa chair blême, rendue collante par la sueur. Ensuite, je m'installai sur le perchoir et plongeai la bestiole dans l'huile bouillante.

L'Impaku frit ? Un vrai délice que je déchirai à peines dents.



Ma charmante hôtesse m'attendait à la sortie de la volière.

– Un dessert, peut-être ? minauda t-elle.

– Sûrement !

– Sucré ou salé, gâteau ou crème ?

– Crème sucrée !

– Je vous propose le délice baveux du Beshawatt, ou bien les sécrétions acidulées du ver Krimmdien.

N'ayant aucune idée de la composition de ces deux plats, j'optai pour le premier.

– Excellent choix ! Ligne verte, salle n°18. N'oubliez pas de bien fixer vos genouillères et vos coudières !

Sur cet obscur conseil, elle s'éloigna de sa démarche souple et ondulante.

Mon étonnement s'amplifiant, je me dirigeai vers la salle n°18 devant laquelle un autre serveur me distribua les ustensiles pré-cités. Celui-ci me souffla à l'oreille :

– Accrochez-vous, et bon appétit !

Je pénétrai dans un vaste hall transformé en un pré verdoyant, agrémenté de quelques bosquets frissonnant dans une brise artificielle.

Des escargots à double coquille, aussi gros qu'une vache, broutaient paisiblement dans la prairie, dans un glissement silencieux et lent. Où donc se trouvait mon dessert ?

La voix douce de mon hôtesse résonna subitement dans les hauteurs.

– Vous devez grimper sur le dos du Beshawatt et serrer très fort dans vos mains ses deux cornes rétractiles. En réponse à l'agres-

sion, l'animal va émettre une substance verte qui, sur sa planète d'origine, fait fuir tous ses prédateurs. Mais vous, humain, ferez connaissance avec le délice baveux du Beshawatt ! Accrochez-vous, et bon appétit !

En observant le calme olympien de ces ruminants extra-terrestres, je songeai qu'ils exagéraient pour me faire peur. D'un bond souple, je grimpai dans le creux formé par les deux coquilles, m'apprêtant à saisir les deux cornes, lorsque l'animal se lança dans des ruades dignes d'un taureau épileptique. Je basculai la tête la première dans l'herbe, complètement sonné.

Ce Beshawatt, plutôt balourd au premier regard, possédait des muscles puissants. Chaque tentative m'envoyait rouler quelques mètres plus loin, et je me relevai chaque fois encore plus endolori et courbaturé.

Je décidai de changer de tactique en saisissant d'abord ses cornes pour ensuite sauter sur son dos. Après deux essais infructueux, je réussis à stabiliser les soubresauts de la bête en emprisonnant avec poigne ses deux cornes. En réaction à ma manœuvre, elle sécréta à l'arrière de sa coquille une gelatine vert fluo qui répandait une délicate odeur de pomme, de cannelle et de noix de coco.

Aussitôt, un petit robot sur roulettes m'apporta dans sa pince une cuillère avec laquelle je puisai dans la traînée visqueuse.

Le délice baveux du Beshawatt ? Fondant ! Crémeux ! Succulent !



Lorsque je ressortis de l'Universalis, rassasié et enchanté par mon expérience de gastronome courageux et vainqueur, je repensai à mon copain Tom et décidai de passer à son hôtel pour savoir quel menu était responsable de son état déplorable.

Les échos de la marmite...

Comme son nom l'indique, le restaurant-bar Comte Dracula est dédié au plus célèbre des vampires : dans un cadre médiéval et une ambiance envoûtante, vous dégusterez une cuisine traditionnelle française et des spécialités de Transylvanie. Des soirées gothiques et vampiriques sont organisées tous les vendredis.

9 bis, cour des petites écuries, 75010 Paris. 01 47 70 97 85. <http://www.comtedracula.org>

Né dans un chou en plein baby boum, Karim Berrouka a commencé, dès son plus jeune âge, à se dresser contre l'oppression étatique et corporatiste en refusant catégoriquement toute ingestion de zarcots verts et de zépinards. Musicien par indigestion (le travail au bureau lui étant resté en travers de la gorge pendant toute sa scolarité), il a publié quelques histoires épicées et articles aigre-doux dans divers fanzines (L'Oulifan, Emblèmes...). Le « Terrien Premier Choix » qui illustre son texte est de Caza.

L'INDIGESTION – KARIM BERROUKA

Le Grand Connétable Balboudi entra dans la grande cuisine, le visage tiré et tressautant des prémices de la panique.

– Il me faut au plus vite un rendez-vous avec le Grand Chef Nicoléaon XVII. Le Gouverneur Kalpuk est tombé malade cette nuit ! Indigestion.

Le secrétaire-commis général eut un mouvement de recul et d'horreur.

– Par la grande cuisse du Marmiton Céleste, est-ce grave ?

– Heureusement, non. Juste des aigreurs et une persistante nausée. Mais l'affaire est tout de même sérieuse.

Le Secrétaire n'eut pas un moment d'hésitation. Il appela un tournebroche de première classe et l'envoya quérir le Grand Chef. Le tournebroche revint peu de temps, l'entrevue accordée. Le Grand Connétable eut un soupir de soulagement. Il savait combien il était délicat de remettre en cause les institutions culinaires, et que, bien des fois, il s'était heurté à un mur que le corporatisme de cet ordre si distingué, mais malheureusement parfois emprunt d'un léger dédain pour les non-initiés, dressait invariablement contre toutes attaques, certes rarement justifiables.

Cependant, le Grand Chef Nicoléaon XVII, sans se départir de cette suffisance légère qui caractérise les grands virtuoses de cet art séculaire, n'en était pas moins un homme d'une sagesse exemplaire. L'incident étant de taille, il n'avait pas jugé bon de se lancer dans une polémique où personne n'avait rien à gagner.

La reconnaissance d'une intoxication alimentaire par cet ordre supérieur, suite à un repas préparé par l'un de ses membres ou de ses apprentis, était chose rare. D'une part, parce que chacun veillait à ce que cela n'arrivât jamais, et d'autre part parce que les quelques rares imposteurs qui usurpaient leur place de Marmiton Intersidéral étaient d'une aussi grande mauvaise foi qu'ils étaient de piètres cuisiniers. Et si l'on avait

connu, il y a bien longtemps, des périodes sombres où l'attrait de la puissance et de la renommée avait drainé vers les hautes sphères culinaires quelques chefs du dimanche, le ménage avait été fait depuis et le corps artistique dévolu avait regagné sa crédibilité. Il était donc normal que le Grand Chef s'inquiât de cet incident et prenne séance tenante toutes les mesures qu'il convenait de prendre.

Pas plus d'une demi-heure plus tard, le Grand Connétable Balboudi, le Grand Chef Nicoléaon XVII, le Chef Tangliatale responsable des repas du Gouverneur, ainsi que deux experts des troubles gastriques se retrouvèrent dans le bureau de réception du Grand Chef. Ce dernier, plus par inquiétude que par protocole, s'enquit aussitôt de l'état de santé du Gouverneur. Ce dernier se reposait, barbouillé, mais l'indigestion semblait se résorber.

– Aucune crainte pour ses jours ou pour un quelconque handicap gustatif, lança le premier expert en compulsant le rapport médical. Un incident certes intolérable d'un point de vue éthique, mais je puis vous rassurer que le Gouverneur n'en conservera aucune séquelle physique.

Le deuxième expert continua :

– Il est cependant trop tôt pour juger de la portée psychologique de l'accident. Il faudra attendre plusieurs jours pour tirer un bilan plus complet. Mais je reste confiant. Nos meilleurs psychologues sont à la disposition du Gouverneur qui n'a pas semblé démesurément perturbé. Nous veillerons, bien entendu, à ce que sa convalescence se fasse en toute délicatesse.

Le Grand Chef Nicoléaon XVII hocha la tête, puis se grattant le menton, jeta un regard réprobateur au Chef Tangliatale :

– Je ne vous connais pas personnellement, Chef Tangliatale. Cependant, étant au fait des critères de sélection requis et des examens poussés que vous avez, comme chacun parmi nous, subis et passés avec succès pour être admis au sein de notre ordre, je ne

peux qu'accréditer la thèse d'un accident. Je ne pourrais personnellement soupçonner aucun des membres de l'Ordre des Cuistots de tentative d'empoisonnement, mais vous connaissez les usages en cas d'intoxication alimentaire. Nous allons devoir vous interroger, et je vous demanderai de répondre sans détours, d'une manière claire et précise, afin que je puisse juger de votre innocence, bien que vous sachiez que l'accident présent signifie votre renvoi immédiat de notre ordre. Si, à l'issue de notre entrevue, un doute subsistait, je serais dans l'obligation de vous soumettre à la question devant le Comité d'Éthique Intergalactique. Et de vous condamner au châtiment suprême si, chose que je ne souhaite jamais voir de mon vivant, ce comité devait vous juger coupable d'un empoisonnement intentionnel. Mais, je suis convaincu, et cela même avant d'avoir entendu vos explications, que cet incident n'est autre qu'une certes grave mais innocente erreur. Je vous demanderai en premier lieu la nature du plat à l'origine de l'empoisonnement.

Le Chef Tangliatale, le regard bas, honteux, commença par présenter avec une déférence penaude ses plus confuses excuses, promettant de se montrer le plus coopératif qu'il le pourrait afin de prouver sa bonne foi. Jamais il n'avait voulu le moindre mal au Gouverneur, ou à qui que ce soit en général.

– L'Ordre des Cuistots m'a accepté, je ne me suis pas montré digne. J'ai commis le péché d'orgueil. J'ai voulu, pensant avoir les connaissances nécessaires, cuisiner pour le Gouverneur, un plat d'une finesse exquise. Je ne désirais qu'une chose : son plaisir gustatif. Jamais je n'ai pensé mettre la vie du Gouverneur ou d'un de ses invités en danger. J'avais moi-même goûté ce plat plusieurs fois auparavant, ainsi que mes commis et apprentis. Tous avaient reconnu ma maîtrise de la préparation de ce met rare, et aucun signe d'indigestion, le plus ridicule fut-il,

n'était jamais venu assombrir mes expérimentations. C'est dans cet état de confiance, présomptueux je le reconnais, que je décidais de cuisiner et de faire servir à la table du Gouverneur de l'humain, cuisiné selon une recette personnelle que j'aurais soumise ensuite à la Grande Assemblée pour qu'elle soit proposée à l'homologation encyclopédique : l'humain au jus de saldouplase, braisé, puis mariné façon Ursa Major.

Le Grand Chef, sourcils froncés, eut une moue de reproche envers son subordonné.

– Vous ne pouvez ignorer que l'humain est une denrée classée Rouge Clair, donc à risque de toxicité bénigne. De plus, il fait partie des aliments non régis par les codes de la linéarité culinaire.

Le Chef Tangliatale se contenta de baisser le regard.

– Je le sais. J'ai cru pouvoir maîtriser moi-même la sélection des individus.

L'expert en toxicité hocha la tête de gauche à droite et inversement. Le Grand Chef continua :

– Vous voulez donc dire que vous n'avez pas puisé dans les réserves officielles ?

– Non... Là est ma faute. J'ai été présomptueux. Après avoir réussi avec brio quelques innovations avec ce met d'une finesse rare, j'ai décidé de faire découvrir au Gouverneur ma nouvelle recette. Sachant que les spécimens dont nous disposons dans les viviers sont de qualité moyenne (les meilleurs étant évidemment réservés aux plus grands chefs et pour les meilleures occasions), j'ai pris le parti d'en faire chasser un, mon rang m'autorisant de telles actions.

– Certes, répondit le Grand Chef, attentif aux confessions émouvantes de son subordonné, mais cela n'explique en rien qu'il y ait eu intoxication.

– Grand Chef, l'explication est pourtant bien simple. Je n'ai pas compulsé avec assez de sérieux les manuels de sélection. J'ai omis d'étudier avec assiduité les parties traitant des singularités de cette espèce. Je conviens que c'est une erreur grave. Mais je le répète, ce n'est qu'une erreur, un excès de confiance dont les conséquences sont indéniablement terribles.

Un des deux experts prit la parole, après en avoir demandé d'un geste révérencieux le droit au Grand Chef

Nicoléaon XVII :

– Vous ne vous êtes pas basés sur les rapports de sélectivité de cette race ?

– Euh... C'est-à-dire que si. Mais je n'ai rien compris. Rien du tout. J'ai cru que ce chapitre n'était plus d'actualité. En effet, il est écrit d'une manière absconse et dans un langage daté, comme cela arrive parfois dans nos manuels. Nous savons que certains passages n'ont pas été actualisés depuis bien longtemps, et cela pour diverses raisons. En général, ces chapitres désuets, bien qu'ils n'aient pas été supprimés, traitent de sujets aujourd'hui sans intérêt et n'ont qu'une valeur historique. C'est ce que j'ai cru, mais mon erreur est impardonnable, j'aurais dû prendre bien plus de précautions.

– Vous voulez dire que le manuel n'est pas clair sur ce point précis, interrogea le Grand Chef ?

– Oui, Grand Chef. Mais je ne veux là en aucun cas me dédouaner de ma responsabilité. Je n'aurais pas dû agir avec autant de désinvolture, sachant la race humaine classée Rouge Clair sur l'échelle Petit Lardon. J'aurais dû, si j'avais respecté les protocoles et le bon sens qui doit guider chacun de nous, m'attarder sur des détails qui à première vue me semblaient totalement incongrus.

– C'est exact, la faute commise est évidente, même si, comme vous le prétendez, et cela sera vérifié ultérieurement et le cas échéant, corrigé, nos manuels manquent de compréhensibilité sur les points en question. Ce qui nous intéresse maintenant, afin de circonvier la nature de l'empoisonnement, est la manière dont vous avez sélectionné le spécimen qui a constitué le plat servi, entre autres, au Gouverneur.

Le Chef Tangliatale eut un léger dodelinement d'acquiescement de la tête. Il avait les yeux noyés de larmes et sa confession, bien qu'accablante pour lui, n'en était pas moins touchante. Le Grand Connétable Balboudi se mit à éprouver de la compassion pour cet homme, malgré son indéniable faute.

– J'ai procédé d'une manière des plus classiques. J'ai étudié quelques données ethno-sociologiques, toutes récentes et officielles. J'ai donc déterminé les sujets les plus importants de cette race, ceux pour lesquels eux-mêmes avaient le plus

de respect et auxquels ils vouaient une considération et une attention capitales. Suite à des événements qui eurent lieu sur ce monde, et dont je n'ai pas saisi toutes les subtilités, j'ai conclu que les plus importants d'entre les humains habitaient tous dans un pays nommé USA. En effet, suite à l'effondrement de deux bâtiments abritant un nombre considérable de ces humains, la planète dans sa quasi-totalité fut outrée de constater que ces derniers avaient tous été réduits en cendres, devenant ainsi impropres à la consommation. Un fait qui se démarquait d'autres hécatombes massives (dont cette race semble être, d'un point de vue uniquement figuré, friande) où les corps ne faisaient preuve d'aucun traitement approprié, étant généralement abandonnés, brûlés voir même enterrés, comme il en est régulièrement des sujets déclarés hautement malsains. J'avoue avoir été interloqué par tant de gâchis, considérant d'autre part que bien des spécimens sur cette planète ne jouissent pas d'une alimentation suffisante – je ne parlerai même pas de dignité culinaire. Donc, m'étant convaincu, suite à l'émoi consécutif engendré par cet événement, et du remue-ménage généralisé qui régna ensuite sur ce monde, que les habitants du pays USA étaient sans aucun doute ses représentants les plus fins puisque les plus importants, et donc les plus à même de constituer l'ingrédient idéal pour mon plat cuisiné. J'en fis donc chasser quelques-uns bien portants pour les servir au Gouverneur Kalpuk. Ma surprise fut grande, mais elle fut bien moindre que la déception, puis le désarroi, qui en suivit : la viande était d'une piètre qualité, d'un goût sans finesse, sans tendreté ; il me fallut me débarrasser d'une quantité de gras conséquent. Je réussissais néanmoins à faire de ce plat que j'aurais voulu exquis un mets convenable. Grande fut ma honte quand je vis, hier soir, le gouverneur et ses invités esquisser des moues d'insatisfaction alors qu'ils dînaient. Ce matin, en apprenant les mauvaises nouvelles, je n'en fus que plus accablé. Mais, je le répète, cela n'était nullement prémédité. Je fais mes excuses les plus sincères à tous et plus intensément, s'il se peut faire, au Gouverneur Kalpuk.

Le Grand Chef, portant ses mains

au visage, eut un profond soupir.

– Nous comprenons votre erreur, car il s'agit bien d'une erreur. Votre connaissance des humains est nulle. Vous auriez dû approfondir vos recherches préliminaires au lieu de vous lancer dans des expériences sinon dangereuses, pour le moins risquées, et dont la maîtrise vous faisait défaut. Espérons que le Gouverneur ne vous en tienne pas rigueur, et qu'aucun traumatisme psychologique ne vienne noircir cet événement qui, nous l'espérons, sera sans plus de conséquences. Cependant, la loi étant la loi, notre ordre ne peut tolérer de telles approximations. Vous serez donc radié. La sentence, en ce qui concerne l'Ordre des Cuistots, s'arrêtera là. Vous verrez avec le Grand Connétable si des poursuites judiciaires doivent faire suite.

Le Chef Tangliatale baissa la tête et se prosterna aux pieds du Grand Chef. Ce dernier se tourna ensuite vers le Grand Connétable :

– Vous comprenez que nous gardons une part de responsabilité dans cette affaire. Nous sommes prêts à faire les gestes que vous jugerez nécessaires en guise de réparation. Vous comprendrez aussi que nous ne tenons pas à ébruiter l'affaire.

Le Grand Connétable, d'un geste lent, rassura son interlocuteur.

– Je m'entretiendrai cette après-midi même avec le Gouverneur. Je pense qu'il vous tient assez en estime pour juger bon de passer sous silence cette malencontreuse affaire, si l'empoisonnement devait en rester là, ce dont vos experts ne semblent pas douter. Les connaissant de renommée, il serait inconvenant de ne pas prendre pour avisés leurs pronostics. Quant à vous, Chef Tangliatale, je ne vous cacherais pas que votre imprudence devrait mériter une sentence sévère. Mais les services rendus et le grand égard dans lequel vous tient le Gouverneur lui-même ne m'autorisent aucun jugement. Vous vous entretiendrez personnellement avec son Excellence. Vous lui expliquerez ce que vous nous avez exposé avec la même franchise et la même concision. Lui seul décidera votre acquittement ou de la sentence qu'il sera juste d'appliquer.

Le Chef Tangliatale se prosterna une nouvelle fois, agrémentant ses courbettes d'une flopée de remer-

ciements et d'excuses. Congé fut pris et, dans l'attente d'un nouveau bilan de santé du Gouverneur, chacun reprit ses fonctions officielles.

En fin de journée, suite à plusieurs entretiens entre le Gouverneur et les experts en psychologie gustative, le Grand Connétable demanda un nouveau rendez-vous au Grand Chef. Le Gouverneur était encore un peu faible physiquement, mais les médecins étaient formels : un dîner léger et frugal suivi d'une bonne nuit de sommeil et plus rien n'y paraîtrait, si ce n'étaient quelques rougeurs sur le visage qui disparaîtraient dans la semaine. Psychologiquement, le bilan était positif. Partant du principe que pour éviter tout phénomène de dégoût lié à une expérience traumatisante, il était souhaitable de l'effacer au profit d'une même expérience cette fois-ci probante, le Gouverneur souhaitait au plus vite goûter à nouveau ce mets rare qui, cette fois-ci, serait préparé dans les règles de l'art, lui permettant ainsi de juger dans les meilleures conditions de la qualité de cette chair hautement louée.

Le lendemain, le Grand Connétable Balboudi retrouva le Grand

Chef Nicoléaon XVII et lui exposa le projet du Gouverneur.

– Acte d'un courage et d'une finesse d'esprit remarquable, répondit ce dernier. Je me propose, en guise de réparation, de lui préparer moi-même ce plat. Ainsi, le Gouverneur pourra constater combien est fine et délicate la chair humaine quand on sait la choisir. Et je vous convie au festin. La manière dont vous avez géré cette affaire m'a fortement plu. Je souhaiterais donc vous associer à cette petite fête qui conclura d'une manière idéale ce petit écart !

Le Grand Connétable, un sourire ébahi lui soulevant les pommettes, remercia le Grand Chef pour l'honneur rare qu'il lui faisait, non sans sentir flageoler ses genoux sous le poids d'un privilège qu'il n'avait jamais rêvé qu'on lui fasse.

– Je ne sais comment vous remercier.

– Vous n'avez plus à le faire. Le pétilllement de joie qui brille en vos yeux s'en est déjà chargé. Sachez que la plus grande récompense qu'un Grand Chef espère n'est pas uniquement une suite inspirée de louanges et de congratulations. Voir s'illuminer le visage d'un hôte du plaisir que lui procure l'idée d'avoir



à déguster l'une de ses œuvres d'art en est une autre.

– Je ne sais que répondre.

Le Grand Chef lâcha un rire léger.

– Aviez-vous goûté au plat préparé par le Chef Tangliatale ?

– Oui, mais bien qu'il ne me rendit point malade, je garde le souvenir d'un mets assez commun, bien que le chef eût été un grand artiste.

– Son talent n'est pas à mettre en cause. Les humains sont une race gustativement arriérée. Le Chef Tangliatale a choisi son gibier en fonction de critères qui nous sont propres mais qui ne correspondent à rien sur cette planète. Voyez-vous, les humains sont dénués de finesse. Ils ne mangent jamais leurs morts ! Ils les brûlent, les enterrent... Comme nous le faisons pour les corps déclarés hautement malsains. Ils n'ont aucun respect de l'être en tant que substance nutritive. Ils sont frustes et réagissent à des impulsions à la

fois bestiales et empruntées d'un puritanisme moral ridicule. En de nombreuses occasions, ils se repaissent des nourritures les plus dégradantes, et ce avec plaisir. Vous comprendrez que choisir un humain comestible n'est pas une chose si évidente. En trouver un de qualité supérieure est un véritable tour de force. Le Chef Tangliatale a voulu bien faire. Malheureusement, il a choisi un spécimen des moins sains, des plus toxiques. Seul son savoir-faire lui a permis de réaliser, à partir d'une matière première de qualité exécrable, un plat, dirons-nous, tolérable. Ce que je vais vous préparer sera si hautement supérieur qu'il serait inutile de vouloir trouver quelque point de comparaison avec ce que vous goûtâtes hier au soir. Dès demain, j'envoie mes chasseurs récupérer un gibier d'une qualité irréprochable, repéré il y a quelques années et laissé dans son milieu naturel sous protection

discrète ; rien à voir avec les humains élevés en batterie, ou ceux que l'on trouve dans nos viviers, bien que ces derniers soient élevés avec grand soin. Je le réservais pour mes funérailles, afin que mon corps délicieusement préparé soit accompagné par cette viande suave et délicate. Mais qu'importe. Le moment est excellent. En plus, je doute que ce gibier me survive, à la vitesse où s'enchaînent les événements violents et absurdes sur sa planète. L'occasion est donc idéale. Dans trois jours, vous êtes donc conviés, le Gouverneur et vous, ainsi que quelques amis chers, à déguster ce qui fera partie de mes chef-d'œuvres gastronomiques : le José Bové sur coulis de fatras de framglobiaise.

– Par la grande cuisse du Marmiton Céleste, j'en ai déjà l'eau à la bouche.

Né en 1967, Didier Gazoufer est informaticien. Passionné par les littératures de l'imaginaire depuis l'âge de 11 ans, il s'essaye à l'écriture depuis quelques années. Sur internet, il participe, entre autres choses, au site Onire.com et sa section Publications, et à la liste SF-Progression, qu'il a créée pour permettre aux auteurs amateurs de SF de s'entraider. L'illustration est de El Jice.



LE GIGOT DE SEPT HEURES – DIDIER GAZOUFER



« Ecoutez mon ami, mettez-y un peu du vôtre ! Votre plat est bon, même très bon, mais il manque ce je ne sais quoi qui en ferait un met d'exception. Non, vraiment, je suis déçu. On m'avait tant loué vos dons culinaires. J'espérais avoir enfin trouvé la perle rare qui saurait ravir mon palais comme jamais. Certes vous êtes doué, mais il n'y a rien là de bien extraordinaire. Je vous laisse encore une chance pour le dîner de ce soir, mais ne me décevez plus. C'est compris ? »

Wogku Lambert repoussa son assiette avec un profond soupir, signifiant par là à Ensipio Gilobi, son nouveau chef, qu'il devait prendre congé. Celui-ci fit signe au robot-serveur de débarrasser et s'en alla, fulminant devant l'humiliation.

« Mettez-y du vôtre ! Mettez-y du vôtre ! Non mais pour qui se prend-t-il ce porc immonde, cette montagne de graisse ? Mon kanar aux oranges d'Altaïr, rien d'extraordinaire ! Quel abruti ! Il a perdu le goût ! »

Arrivé dans sa cuisine, Ensipio commença à réfléchir. Il savait très bien qu'il ne pouvait se permettre

de déplaire à nouveau à Lambert. Il s'agissait DU gastronome de cette partie de la galaxie. Une mauvaise critique de sa part dans sa rubrique culinaire hebdomadaire serait reprise par tous les médias jusqu'aux confins de la Voie Lactée. Sa carrière de cuisinier serait brisée, laminée. Il ne pourrait plus travailler que dans une ignoble gargote, une cantine obscure dans les mines des champs d'astéroïdes, ou pire encore, dans l'industrie alimentaire.

Il lui fallait donc un plat pour charmer les papilles gustatives du critique, quelle que soit son opinion sur les aptitudes gustatives de celui-ci. Lambert se vantait, autant qu'il pouvait, d'être le descendant d'une lignée issue de la mythique Terre, la planète des origines. Plus précisément, sa famille serait venue de France, région renommée à l'époque pour sa science dans les arts culinaires. En élaborant un plat français à sa manière, il saurait sans doute attirer les bonnes grâces de l'exigeant gourmet.

Ensipio se brancha sur le réseau et se lança à la recherche d'une recette française tombée dans

l'oubli.

Résultat recherche demandée pour « recette typique Terre France »

Cassoulet de Castelnaudary

Pot au feu

Saucisses frites

Bœuf bourguignon

Gigot de sept heures

Tarte Tatin

Potée auvergnate

Jambon beurre

Fin de la recherche. Temps de traitement : 32 minutes 42 secondes 03 centièmes.

Le retour de la requête prit une éternité. Tout en examinant le résultat sur l'écran de la console, Ensipio murmurait : « Mettez-y du vôtre ! Mettez-y du vôtre ! Abruti ! », comme une litanie sans fin.

Le gigot de sept heures semblait une bonne idée. Il possédait tous les ingrédients nécessaires ou, tout au moins, d'autres pouvant les remplacer dans sa cuisine. A part le mouton.



Bientôt l'heure du dîner, Wogku était avide de découvrir le plat confectionné par Gilobi. Il sourit en

pensant avec malice à son sermon du déjeuner. Le kanar aux oranges d'Altaïr était le meilleur repas qu'il eût dégusté depuis longtemps. La remontrance devait avoir poussé le cuisinier à se surpasser, si cela était encore possible.

Le robot-serviteur entra avec le fameux mets. Wogku fut étonné de ne pas voir le chef l'apporter en personne. Mais, trop impatient, il engloutit la première bouchée... La viande était si savoureuse, la purée si exquise... Les larmes lui montèrent aux yeux. Quel délice ! Quelle finesse ! La chair lui fondait dans la bouche.

Son assiette terminée, il se refit servir. Puis, non rassasié, il demanda que la cocotte lui soit apportée. Il mangea alors à même le récipient, jusqu'à s'en éclater la panse. Il ne pouvait se décider à en laisser une seule miette au fond.

Repus, satisfait, il repoussa la marmite vide, toujours la larme à l'œil, ému par cette profusion de saveurs. Il devait aller s'excuser auprès de Gilobi et le féliciter chaleureusement. Il se dirigea vers la cuisine aussi vite que sa corpulence hors du commun le lui permettait. Arrivé dans la pièce, il vit les robots en train de ranger et de nettoyer la salle, mais aucune

trace du brillant cuisinier. Lorsqu'il interrogea l'un d'eux, celui-ci lui répondit que le maître queue se reposait dans sa chambre.

« Mon ami ! dit-il en entrant. Vous êtes un véritable artiste ! Ce plat est fabuleux ! Qu'était-ce ? Comment faites-vous pour obtenir une viande si succulente ? Quand pouvez-vous m'en refaire ? »

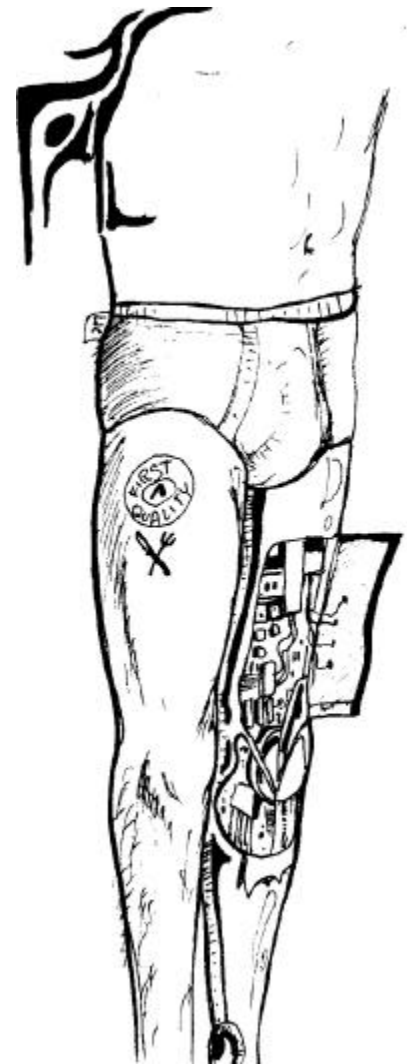
Ensipio, alité, se redressa sur les coudes et s'assit.

« Cela vous a plu, je vois. J'en suis profondément heureux », répondit le chef avec un sourire sincère. « Je me suis inspiré d'une vieille recette française : le gigot de sept heures. Il s'agit d'un mets à base de mouton. Je ne sais même pas à quoi ressemble cet animal. Mais j'ai suivi votre conseil et j'y ai mis du mien. »

Le chef repoussa le drap qui le recouvrait. Tout en tâtant sa cuisse gauche, comme s'il en éprouvait la texture, il ajouta :

« Pour ce qui est de vous en refaire, je crains malheureusement de ne pouvoir le cuisiner qu'une seule fois à nouveau. »

Sous la lumière blanche et froide émise par le plafond, la toute nouvelle prothèse en plastacier de sa jambe droite brillait de mille feux.



Claude Dumont a publié depuis 1960 plus de 150 nouvelles, soit sous son nom, soit sous les pseudonymes de Jil Smog et Véronique Vexin. Après des hauts et des bas, chose facilement compréhensible pour un fanéiteur, il continue de faire parler de lui à travers un site consacré à la SF et surtout à l'histoire du Fandom. Il possède dans ses tiroirs une vingtaine de manuscrits, dont certains récompensés par une médaille d'Or à l'A.I.L., qui ne demandent qu'à trouver un éditeur. L'illustration est de El Jice.



L'ASTRONEF DE LA DERNIERE CHANCE – CLAUDE DUMONT



Géna se pencha au-dessus du foyer sur lequel mijotait son repas, le dernier probablement qu'elle ferait de son existence. Elle s'empara d'une cuiller, goûta la sauce et, surprise par son goût insolite, eut une mimique de dépit.

Les braises pétillaient sous le bidon de tôle qui lui servait de récipient, et lançaient dans la nuit des lueurs rougeâtres qui déformaient les choses et rendaient le paysage irréel, profondément mystérieux.

Profitant de ces dernières lueurs mouvantes, Géna s'agenouilla et entreprit d'agiter le contenu du bidon. Elle goûta encore une fois.

Contrainte de s'alimenter avec une mixture qui lui répugnait, elle s'installa sur le sol, en tailleur, et, lentement, du bout des lèvres,

absorba calmement sa nourriture.

Tout était silencieux, et les étoiles, immuables dans le ciel, semblaient comme autant de phares lointains. La jeune femme songea avec amertume que, désormais, le chemin de ces phares lointains lui était interdit, qu'elle était seule dorénavant sur ce monde stérile.

Elle considéra la masse inerte du *Samanturia* avec animosité. L'astronef reposait de biais sur ses béquilles tordues. Elle aurait voulu pleurer, hurler, griffer, mais personne ne pouvait la voir, ni l'entendre, ni l'approcher.

La gorge serrée, elle continua son repas puis, enfin rassasiée, s'allongea sur le dos, face aux étoiles. Son visage ne reflétait nulle tristesse, nul regret, nulle angoisse. On y lisait seulement une froide

détermination, l'acceptation d'un sort implacable.

S'étant aperçue, après la chute accidentelle du *Samanturia* sur Vézélise, planète ignorée des circuits traditionnels, qu'il n'y avait pas de salut, elle s'était résignée à mourir, comme tous les autres membres de l'équipage. Était-ce un présage ?

Par tirage au sort, l'un des membres de la mission servait de nourriture aux autres. Le sort avait voulu qu'elle fut la dernière. C'était le renouvellement du Radeau de la Méduse, une chose devenue indispensable, presque rituelle.

Et Géna venait d'absorber les restes du dernier homme de l'équipage. Pourtant, elle n'avait jamais triché aux tirages au sort, et John – c'était son prénom – avait

fait acte de résignation, comme tous les autres.

Ainsi, Géna était la seule survivante.

Elle se releva et, fermement, dégaina son pistolet radiant. Pourquoi avait-elle attendu si longtemps avant de se donner la mort ? Peut-être parce que, suivant le vieil axiome « Tant qu'il y a de la vie il y a de l'espoir », l'arrivée d'un astronef de secours était toujours possible ? Peut-être aussi parce que la mort l'effrayait ? Pourquoi cet ultime repas, alors ? En somme, sa malchance se terminerait par la mort.

Géna se tourna vers le *Samanturia*. Ç'avait été un splendide astronef, une machine merveilleusement complexe et puissante, qui avait permis bien des missions dans l'espace. La simple explosion de l'une des chambres d'ionisation l'avait immobilisé à tout jamais sur cette planète aride et déserte. Longtemps, les terriens avaient exploré la surface de Vézélise avec l'espoir – vite déçu – de trouver de quoi subsister. En fait, la planète entière, à l'instar de la Lune, était d'une stérilité incontestable.

Géna se rappela que le métier d'astronaute avait ses risques. Et elle les avait acceptés.

Elle considéra son arme, lourde et brillante dans sa paume. C'était tellement simple de se suicider : une pression du doigt sur la détente, un jet de particules, et c'était fini. Elle leva le canon vers son visage. N'était-il pas trop tôt ? Elle avait mangé, la faim ne l'incommoderait pas avant une bonne journée, voire deux ou trois jours. Presser la détente ? Demain, peut-être ? Oui, demain !

Elle lâcha son arme qui toucha le sol avec un bruit mat, puis gravit l'échelle de coupée de l'astronef, gagna sa cabine et s'allongea sur sa couchette.

C'était ainsi tous les soirs depuis que l'engin était tombé. Et ce soir, sûrement, était le dernier. Elle contempla les parois lisses, puis les instruments de contrôle désormais muets, son casier où elle renfermait ses objets personnels. A l'intérieur, il y avait encore un nécessaire de maquillage. Puérilité !

Elle songea que la situation était comique, eut une pensée amicale

pour le pauvre John. Géna avait longtemps réfléchi avant de le dépecer. C'était un bel homme, bien charpenté, musclé et lourd.

– Je ne tiens pas à mourir comme ça, avait-il déclaré lorsque les dés l'eurent désigné. J'aimerais emporter un bon souvenir de ce bas monde, un bon souvenir de toi...

Elle s'était donnée à John deux heures avant de le tuer et, peut-être parce qu'il était le dernier, en avait éprouvé un immense plaisir, comme si la mort proche les avait galvanisés. John n'avait nullement tenté quoique ce soit envers Géna. Il lui avait fait l'amour, tout simplement, sachant très bien que plus rien ne pouvait les sauver. Mourir maintenant ou trois jours plus tard...

lendemain matin, à l'atterrissage du *Myosotis*. L'engin paraissait plus puissant, plus majestueux que tous les astronefs qu'elle avait vus jusque-là. Elle courut vers l'équipage qui débarquait lentement. Le commandant était bel homme, musclé comme John, et Géna lui raconta brièvement toute son aventure.

En cercle, silencieux et immobiles, les hommes l'observaient. Seul, le commandant hochait parfois la tête. Son récit terminé, Géna attendit qu'il parlât. Elle était pressée de monter à bord de l'appareil salvateur, de se reposer, d'oublier son séjour sur Vézélise.

Mais l'homme la considérait toujours sans mot dire, comme gêné. Soudain, elle eut peur de



Géna eut un rire rauque.

« Nous n'avons été que mâle et femelle, alors que Vézélise était notre prison. Nous aurions dû nous suicider ensemble... »

Elle ne trouva pas le sommeil. Comment pouvait-elle dormir, la veille de sa propre mort ? Elle aurait dû en finir depuis longtemps. Mais la peur l'en empêchait et aussi, probablement, cet instinct de conservation si fortement ancré chez les humains. Et puis, il y avait cette intuition vague, bien féminine, qui lui suggérait d'attendre.

« C'est absurde », pensa-t-elle, « d'espérer un quelconque salut dans ma position. »

Mais son intuition ne l'avait pas trompée. C'est avec une joie indescriptible qu'elle assista, le

tous ces yeux qui la détaillaient. Elle redouta l'infiniment grave. Son regard revint vers son interlocuteur et ce dernier murmura, presque d'une voix lente :

– Notre pile à combustible s'est altérée dans une zone de turbulence solaire. Sans courant électrique, notre vaisseau est complètement paralysé. Nous n'avons même plus de radio, juste assez d'énergie pour atterrir ici. Nous sommes bloqués sur cette planète pour le restant de nos jours.

Géna regarda, l'un après l'autre, les membres de l'équipage et comprit que la chance, définitivement, l'avait abandonnée.

Fabien Tournel est une entité vivante composée de poussières d'étoiles recyclées. Depuis sa naissance, sa planète d'accueil a tourné 24 fois autour de son soleil. Son nom signifie pour les êtres de cette planète : « Celui qui a les deux oreilles de la même taille ». Ce handicap ne l'a pas empêché de s'instruire et d'obtenir deux Maîtrises universitaires : Biologie des Populations, et Anthropologie Biologique. Ni d'animer un excellent fanzine de SF : Luna Fatalis (<http://www.lunafatalis.fr.st>). L'illustration est signée Audrey Isbled.



L'HOMME QUI CHAQUE MATIN TRAVERSE LE PONT – FABIEN TOURNEL



Chers Beaumontois,
chères Beaumontoises,

Le sujet de ce courrier, diffusé dans toutes les boîtes aux lettres, est un homme étrange. Celui-là même qui chaque matin traverse le pont de Beaumont.

Chaque matin en effet, depuis douze ans, c'est-à-dire depuis la fin de la Troisième Guerre, il traverse le pont pour se rendre à la charcuterie du village. Rien d'extraordinaire jusque là : l'établissement est réputé de la source jusqu'à l'embouchure du fleuve. Sauf que jamais, pas une seule fois sur plus de quatre mille, l'homme n'est ressorti du commerce. Jamais il n'a franchi le pont en sens inverse.

Il apparaît pourtant chaque matin, ponctuel et radieux, son visage immuable vierge de la moindre ride. Il marche, silencieux, impassible, ne rendant pas même un salut de la main. Mais ces considérations ne sont que détails. La question essentielle, vous en conviendrez, demeure : comment parvient-il à sortir du commerce sans être vu ?

Etant donné ce que je sais, il semble évident que nul parmi vous n'a jamais pu découvrir quoi que ce fût. Quelques-uns, plus curieux que les autres, ont bien tenté d'en avoir le cœur net ; mais le charcutier est un homme robuste, et lorsqu'il décide de fermer boutique afin de se consacrer à ce client privilégié, même les plus téméraires se résignent.

Une heure plus tard, les portes se rouvrent, les stores se relèvent ; le commerçant arbore derechef son jovial sourire à moustache ; mais du client, pas une trace...

Aux comptoirs des bistrots, dans les salons de coiffure, les rumeurs les plus folles ont vu le jour. Certaines d'entre elles prirent tant d'ampleur qu'elles furent développées dans la gazette locale. Il fut ainsi écrit que l'homme retournait chez lui « sous le manteau complice de la nuit », ou bien caché dans la « suspecte fourgonnette du moustachu », ou encore via « la galerie secrète de la taupe humaine ». Mais ces hypothèses

n'ont pas convaincu, pas assez excitantes. Et puis franchement, quel intérêt pour cet homme de jouer ainsi à cache-cache avec une poignée de villageois ? Une fois peut-être, une fois seulement, mais pendant douze ans... Les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures.

Un article audacieux et fantaisiste, cependant, approcha un jour la vérité. L'homme y était dépeint comme un « savant fou » qui avait dans le plus grand secret « bricolé une machine à faire voyager des kilomètres en un clin d'œil ». L'ayant installée dans la cave du charcutier, il l'utilisait chaque jour afin de procéder à quelques « minutieux réglages »...

Je tiens vraiment à féliciter, avec un retard dont je m'excuse, l'auteur de ces divagations car l'homme, en effet, est un savant ; fou à sa manière comme le sont tous les génies que la science ait porté. Mais ce n'est pas de téléportation dont il s'agit. En cette pénurie d'après-guerre, le clonage humain post-embryonnaire fut une invention bien plus lucrative, tellement plus nourricière.

Si je sais tout cela, c'est que je suis cet homme étrange. Mais vous l'êtes de même, Beaumontois et Beaumontoises, tous autant que vous êtes, car ce sont un peu de mes entrailles et de mon sang qui sont en vous désormais.



Autodidacte, Line Degli s'est récemment tournée vers la peinture, et s'intéresse également à l'écriture où elle retrouve ses thèmes de prédilection : anges, vampires... Agée de 27 ans, elle aime le mystère sous toutes ses formes. On peut admirer ses illustrations sur Internet (<http://www.fantasya.net>)... et sur la présente page !



DESTIN – LINE DEGLI



Je suis originaire de Los Angeles. Les hasards de la vie m'amènèrent en France, à Paris plus précisément. Je menais une vie calme, sans aucun intérêt, jusqu'à ce que je tombe sur lui. Je me trouvais dans un magasin des plus banals, rue de Bagnole, lorsque je le remarquai. Il était si différent, il semblait si tendre. Ses yeux se posèrent sur moi. Notre histoire commença là. A partir de ce jour nous ne nous quittâmes plus. Je n'aurais jamais pensé que cela se terminerai ainsi.

Il possédait toutes les qualités que j'avais souhaitées. Je vivais un rêve éveillé. Il m'emmena partout, son appartement était étrangement décoré, mais tout me plaisait. Il me fit visiter ses bureaux. Nous allâmes également chez ses parents, ce fut un jour inoubliable ! Il me mena ensuite sur les côtes de Normandie, puis de plus en plus loin. Nous prîmes l'avion pour l'Angleterre, le Japon et nous allâmes même sur ma terre natale : les Etats Unis. Nous montâmes ensemble les surprenantes rues de San Francisco. Il me serrait contre lui, dégageant une chaleur enivrante. Plus le temps passait, plus je m'attachais. Je pense qu'il a dû s'en rendre compte, bien plus tard. Nous entretenions des relations étroites mais cependant, pas encore intime. Si seulement j'avais su ce qui m'attendait...

Nous allâmes aussi en Espagne, un pays où la chaleur est insupportable. Toujours, il me

gardait près de lui, me serrant, par moment, si fort...

Ma vie sans lui n'avait plus de sens.

Je le désirais plus que tout, mon être tout entier était enfin prêt à s'offrir à lui. Peut-être lut-il dans mes pensées, car ce jour là, il me regarda de façon différente. Il me désirait ardemment. Doucement, il me déshabilla. Sa peau était si douce, si chaude. Je goûtai enfin à sa langue enivrante. Soudain, je ne sais pourquoi, tout devint violent. Qu'avais-je fait ? Jamais je ne compris. Je ne sentis alors plus que douleur et souffrance. Il me frappa, je crus que j'allais en mourir.

Mais je ne suis pas de cette espèce. Seul le feu peut me détruire.

Cet homme comptait plus que tout pour moi. Il me brisa le corps et le

cœur. Je n'aurais jamais pensé... Il me cogna à n'en plus finir. Brusquement, il s'arrêta et me traîna dans la rue, ne cachant même pas ma nudité ! Quelle humiliation ! Mon choc redoubla lorsque je compris qu'il voulait m'abandonner. Je tentai de m'accrocher, en vain : il me repoussa et me jeta violemment contre une voiture. Je me figeai. Mais qu'avais-je fait, si ce n'est m'abandonner à lui ?

Je ne le revis plus jamais.

Aujourd'hui la vie me semble si vide. J'ai rencontré le propriétaire de la voiture et je suis resté avec lui. Nous voyageons, mais je pense à l'autre, il a gardé mon âme. Maintenant, il me tarde de mourir... Les paysages défilent devant moi mais ne m'enchantent plus. Il fait si froid contre cette vitre...

Hollywood chewing-gum, goût Fraise



Lisez... Les internautes peuvent télécharger *M&M* en couleur sous la forme d'un fichier PDF en se rendant sur <http://www.oelidusphinx.com>, puis en cliquant sur *Marmite & Micro-onde*. Pour la version papier, envoyez deux timbres, ou abonnez-vous pour trois numéros contre six timbres (n'oubliez pas de préciser à partir de quel numéro débute votre abonnement). Il est toujours possible de commander les anciens numéros.

Ecrivez... Auteurs de nouvelles, poèmes, articles, illustrations, bandes dessinées : proposez-nous vos œuvres (joindre une enveloppe timbrée et auto-adressée pour la réponse). Tous les genres sont les bienvenus (littérature générale, SF, fantastique, polar, humour, etc.).

Oui, mais où ? Philippe Heurtel, 5 rue Dombasle, 75015 PARIS. e-mail : philippe.heurtel@wanadoo.fr